

# LA RÉPUBLIQUE

## JOURNAL HEBDOMADAIRE.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI, 23 SEPTEMBRE, 1876.

Le numéro, 10 Cents.

Vol I. Numéro III

### ADMINISTRATION.

**"La République"**  
Paraît tous les samedis.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.  
Les frais de port sont à la charge de l'éditeur-proprétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

### Abonnement.

Un an ..... \$4.00  
Trois mois ..... 1.00  
Le numéro 10 cents.  
Invariablement payable d'avance.

### BUREAU DU JOURNAL

310 N. 6th Street

### ANNONCES.

Une insertion dix lignes ou moins: \$1.00  
Dix cents la ligne première insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc. devront être adressées à

**H. Beaugrand,**  
Rédacteur-Editeur,

**"La République"**  
St. Louis, Mo.

### ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.  
LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 3e mercredis de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e; Vénéral, J. A. Schult; secrétaire, Ed. Bobe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions de conseil l'administration le 1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président, Gustave Pierrat; 1er vice-président, Jaquemin; 2e vice-président, G. Biston; trésorier, Emile Karst; secrétaire-archiviste, J. J. Morard; secrétaire-comptable, Ed. Bobe; directeur, Wm. Surbled; commissaires, F. M. Allemard, John Bonnet, M. J. Darcel, H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDES MATHÉMATIQUES.—Réunions le dimanche à 15 h. du matin, après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Bellin; 1er vice-président, Louis Garbary; 2e vice-président, Antoine Ratti; secrétaire-archiviste, Jos. A. Drou; secrétaire-correspondant, Ami E. Ador; trésorier, A. Cabrilla; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux États-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉRALE pour les années 1876 et 1878 est à St. Louis; président, J. Willomé; secrétaire, P. Luckner, 906 Locust st.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel.—Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le contrôle du Bureau Central; secrétaire-correspondant, Ami E. Ador; directeur, Mermod, Jaccard et Cie, 4e et Locust.

SOCIÉTÉ RÉPUBLICAINE DE SECOURS AUX ENFERMÉS FRANÇAIS. Victimes de la Guerre.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Beaugrand, 927 Christie Avenue; président, F. Jaquemin; vice-présidents, Jules Bellin et M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luckner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier, Louis Vetter.

GERLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 2e vendredi de chaque mois chez M. C. Claude, 201 S. Main; président, J. A. Schult; trésorier, F. M. Allemard; secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile Boulanger.

### Chronique Parisienne.

(Correspondance particulière de "La République.")

Paris, 20 août, 1876.

### SOMMAIRE.

Bouquins et Bouquinistes.—Les Perles dans le fumier.—Franc-maçonnerie des bouquins.—La chasse aux livres rares.—Un autographe de Bossuet.—La distraction d'un grand homme.—Découverte d'un manuscrit de Milton.—Les reliques.—Milton républicain.—Puritan et artiste.—Guerre aux Paresseux.—Pourquoi écrit-on plus de lettres aujourd'hui qu'autrefois.—Le poste.—Ce qu'est la poste en Turquie.—Poste-restante.—Les mystères de la poste-restante.—Un drame dans la rue.—L'employé sauveur.—Une prise de voile.—Comment une femme venge son honneur.—La mort.—La grâce.—Le Couvent.

Il y a sur les quais de Paris des marchands de vieux livres; leurs boîtes sont placées sur le parapet et portent des étiquettes indiquant le prix du livre ou plutôt du bouquin.

Ce mot, dont l'étymologie n'est pas bien connue, signifie vieux livre. Là, en effet, viennent écouler les œuvres sans succès; là aussi arrivent en tremblant les malheureux que la faim talonne et qui se séparent de leurs chers livres pour acheter un morceau de pain. Que de larmes, que de drames dans cette douloureuse séparation!

Aussi, au milieu d'un fatras de volumes sans valeur, l'amateur finit par découvrir des œuvres rares et curieuses, des éditions estimées, perles dans le fumier!

Les chercheurs, ceux qui passent leur temps à bouquiner, sont là qui furettent, qui remuent les livres, véritables chasseurs à l'affût d'une proie. Les bouquinistes les connaissent et les aiment. Tout en essayant de se tromper mutuellement, acheteurs et marchands sont unis par les liens de la franc-maçonnerie.

Là se rencontrent, sur le quai, les personnes les plus marquantes de la littérature et des arts: M. Littré, M. Peyrat, M. Taine, sont d'énragés bouquinistes. Parfois, quand ils ont déniché un livre rare, ils le montrent d'un air triomphant et narquois à leurs rivaux humiliés. Ce sont de petites scènes de comédie admirable, mais perdues, hélas! pour le public.

Un de ces fureteurs obstinés, M. Ménard, en cheminant le long des quais, a trouvé un texte inédit de Bossuet: un commentaire de Perse et de Juvenal. Le nom seul de Bossuet rendrait intéressant le livre le plus insignifiant. Il existe du grand orateur de la chaire un autographe des plus curieux. C'est une lettre datée du 31 octobre 1702. Par un effet d'une préoccupation singulière, Bossuet, qui vient d'écrire dans sa lettre, le nom de Madame de Maintenon, au lieu de *Ev. de Meaux*.

Ces grands hommes sont si distraits! L'Angleterre aussi a ses bouquinistes, et l'un d'eux a tout récemment fait un trouvaille des plus importantes: un manuscrit de Milton!

Les autographes de Milton, de même que ceux de Shakespeare, sont rares. Les Anglais les recueillent comme des reliques. Ce n'est pas un ouvrage original, c'est simplement un livre de notes et

d'extraits, ce que les Anglais appellent un *common place book*. Ce manuscrit vient d'être reproduit en fac simile, à un petit nombre d'exemplaires, à l'aide d'une souscription. En comparant avec ce manuscrit les écrits en prose de Milton qui ont été publiés, on peut voir quel usage le fougueux publiciste faisait de ces notes. L'éditeur a cité un nombre considérable de ces rapprochements. On pourrait étendre la liste de beaucoup. Les citations, les preuves à l'appui que Milton accumule sont, paraît-il, nombreuses, surtout pour l'écrit intitulé: "Du Droit des Rois et des Autorités," écrit où il expose ses théories politiques et où il défend avec hardiesse et énergie la souveraineté du peuple.

Un pamphlet sur la liberté de la presse, celui sur l'éducation, celui sur le mariage, d'autres encore sont ainsi fortifiés, appuyés de preuves. On sent que Milton tenait à n'oublier aucun des anciens et des modernes, des nationaux ou des étrangers qui s'étaient occupés du sujet qu'il traitait.

On signale comme curieuses plusieurs réflexions éparpillées parmi les notes. Lui, le puritain, il s'élève contre ces rigorisistes qui voudraient bannir l'art dramatique. Dans le vaste domaine de la philosophie, il n'y a rien, dit-il, de plus digne, de plus saint, de plus élevé qu'une belle tragédie; il trouve également reproche l'avis des mêmes censeurs, que l'exercice de la musique est très compatible avec les devoirs de la piété.

Le monument retrouvé de Milton s'ouvre par une pièce de vers qui contient une invocation au lever du soleil, au réveil de la nature, tout à fait dans le goût de Milton. Il y gourmande dans un latin plus ou moins réussi les paresseux et les dormeurs que leur goût du sommeil rend insensibles aux beautés de la nature renaissante au sortir des ombres de la nuit.

Aujourd'hui, rien ne se perd d'un auteur célèbre: le plus petit chiffon de papier se collectionne. On écrit tant de lettres. La poste est un procédé si simple, si commode en Europe!

Je me trompe, il y a tout un coin de l'Europe où le service de la poste est resté à l'état embryonnaire: c'est la Turquie d'Orient.

Il n'y a que trois lignes de postes. Dans les villes seulement se trouvent des employés de poste turcs; mais ils ont une façon à eux de faire leur service. Comme ils ignorent toute autre langue que la leur, l'étranger qui voudrait envoyer une lettre est obligé d'y mettre l'adresse en Turc, et son nom également en turc sur un coin de la lettre. Cela est de rigueur. Ce n'est pas tout, il faut que l'expéditeur aille lui-même faire peser sa lettre au bureau. Là, s'il s'y rend pendant l'heure de la prière, il faudra qu'il attende derrière une espèce de guichet ou dans la cour, que l'employé, la plupart du temps unique, ait fait sa prière. Il ne tournera pas la tête, il ne se pressera pas, et c'est *yavach*, *yavach* qu'il s'approchera de vous, après que ses ablutions soient finies, pour prendre votre lettre, la peser méticuleusement et vous demander le port, qu'il faut payer d'avance, et qui est, pour une simple lettre, de quatre piastres argent, soit environ quarante-cinq centimes. Moyennant cette taxe, votre lettre sera transportée d'un

bureau de poste à l'autre. Pas plus loin. Avec un pareil service, les lettres sont rares. Les facilités seules de transport et la modicité dans les prix, multiplient la correspondance. L'exemple donné par la Grande Bretagne et la France est éloquent.

On vient de multiplier dans Paris les bureaux de poste restante. Autrefois les lettres qui n'étaient pas adressées à domicile n'étaient délivrées qu'à un seul bureau dans Paris: on vient d'en créer 60. C'est une amélioration sérieuse.

Il y aurait un curieux volume à écrire sous ce titre: *Les mystères de la poste restante*. Que de comédies elle a vues, que de drames aussi! Plus d'une fois la présence d'esprit d'un employé sauva l'honneur ou la vie d'une pécheresse. L'administration a toujours soin de choisir parmi les plus intelligents de ses fonctionnaires, ceux qu'elle place à ce poste.... de défiance.

Un jour, un mari soupçonneux avait été prévenu par je ne sais quelle dénonciation anonyme, que sa femme recevait, par l'intermédiaire de la poste-restante, des correspondances suspectes. Il s'embusqua dans les environs de la rue Jean Jacques Rousseau, où est situé le bureau de la poste-restante.

Peu de temps après il voit, en effet, s'avancer celle qu'il guettait. Mais comme elle l'a aperçu de loin, elle passe sans entrer.

Le mari, qui portait mal foi un nom des plus considérables et des plus passés, ne l'en arrêta pas moins au passage. Elle proteste qu'elle se rend en visite chez une amie qui demeure près de là. L'époux, que la dénonciation anonyme a trop bien mis au courant, insiste.

—Vous venez ici pour chercher une lettre aux initiales de Mme K... X... Z..., qui vous arrive régulièrement tous les lundis. Vous allez entrer. Je ne vous quitterai pas une seconde; vous demanderez à l'employé la lettre en question, et je m'en emparerai pour faire la pièce à conviction d'un procès en séparation que je commencerai demain.

Plus morte que vive, la malheureuse femme ne sait à quoi se résoudre. Refuser l'époux, c'est se dénoncer; la subir, c'est se perdre, car la lettre est là, elle n'en peut pas douter.

Cependant, qui sur ce reste d'espérance, qui survit elle-même qu'on désespère, elle se décide à entrer. Son mari marche impassible derrière elle.

—Monsieur, dit-elle à l'employé d'une voix que l'émotion fait trembler, avez-vous une lettre à ces initiales: Mme K... X... Z...?

La malheureuse sent que la foudre va tomber sur sa tête. L'employé va lui tendre la lettre terrible!

Mais non. Celui-ci, avec le flair que donne l'expérience, a d'un coup d'œil deviné la situation. Cette femme troublée, cet homme sombre qui observe tous ses mouvements, à coup sûr, c'est un drame conjugal.

Tranquille, le fonctionnaire de la poste-restante va aux casiers, non moins tranquillement il en extrait un volumineux paquet de lettres qu'il se met à passer en revue l'une après l'autre.

—Vous dites K. X. Z. ?  
—Oui, Monsieur.  
Avec le plus parfait naturel, il recommence à repasser toutes les lettres en sens inverse. Puis, cette double épreuve faite:  
—Non, Madame, il n'y a absolument rien!

Mme de R. était sauvée, et sauvée par la présence d'esprit du modeste employé, car la fameuse lettre était parfaitement dans le casier.

A la sortie, le mari se confondant en excuses, ne savait comment se faire pardonner ses injustes soupçons.

Il y a quelques jours à eu lieu, à l'église des Carmes, une cérémonie des plus touchantes.

Mlle Blanche-Marie-Louise de la Tour de Saint-Léon, renonçant au monde pour le voile.

La novice d'aujourd'hui était bien connue dans le monde, et pendant la guerre franco-prussienne elle fut l'héroïne d'un fait que nous allons raconter. Elle habitait avec son père un château dans les environs de Nancy, lorsque Prussiens vinrent occuper cette partie de la France.

Le château reçut un grand nombre d'officiers ennemis; parmi eux se trouvaient le baron Sprieger, officier aux gardes. Il crut probablement que le vainqueur avait le droit d'insolence, et un jour il se permit de prendre la taille de Mlle de la Tour. A cette insolence, la jeune patriote bondit comme une panthère, et s'armant d'un couteau de cuisine qui lui tomba sous la main, elle en menaça l'officier s'il recommençait.

Il ne tint aucun compte de cette menace et revint à la charge. Mlle de la Tour lui plongea son couteau dans la poitrine.

L'officier prussien tomba en poussant un rugissement épouvantable. Le sang coulait avec abondance, et la mort arrivait. Les autres officiers furent attirés par les cris de leur camarade, et Mlle de la Tour fut arrêtée.

Conduite à Nancy à la Commandanture, elle fut interrogée. Elle raconta les choses brièvement; elle savait ce qui l'attendait. Les Prussiens ne marchandèrent point, fon sait, lorsqu'on touchait à un des leurs. Par un hasard providentiel, le général en chef, ayant pris connaissance de l'affaire, eut pitié de la jeune fille, et donna l'ordre de renvoyer saine et sauve la jeune fille coupable d'avoir défendu son honneur.

Elle est aujourd'hui perdue pour le monde, mais le monde se souviendra que la sœur Gabrielle fit respecter, pendant la guerre, le nom qu'elle avait reçu.

SPECTATOR.

Revue Scientifique.  
(Pour la République.)  
Monogénistes et Polygénistes.—La colique sèche et la colique de plomb.—Hommes de couleur.—Une poudre de riz dangereuse.  
Une question s'agit en ce moment à l'Académie de Médecine, qui intéresse non-seulement tous ceux qui ont fait quelque voyage aux colonies, mais encore tous ceux qui, plus sédentaires, philosophent à leur loisir sur les origines de l'humanité, et peut-être sur son avenir.

—Vous dites K. X. Z. ?  
—Oui, Monsieur.  
Avec le plus parfait naturel, il recommence à repasser toutes les lettres en sens inverse. Puis, cette double épreuve faite:  
—Non, Madame, il n'y a absolument rien!

Mme de R. était sauvée, et sauvée par la présence d'esprit du modeste employé, car la fameuse lettre était parfaitement dans le casier.

A la sortie, le mari se confondant en excuses, ne savait comment se faire pardonner ses injustes soupçons.

Il y a quelques jours à eu lieu, à l'église des Carmes, une cérémonie des plus touchantes.

Mlle Blanche-Marie-Louise de la Tour de Saint-Léon, renonçant au monde pour le voile.

La novice d'aujourd'hui était bien connue dans le monde, et pendant la guerre franco-prussienne elle fut l'héroïne d'un fait que nous allons raconter. Elle habitait avec son père un château dans les environs de Nancy, lorsque Prussiens vinrent occuper cette partie de la France.

Le château reçut un grand nombre d'officiers ennemis; parmi eux se trouvaient le baron Sprieger, officier aux gardes. Il crut probablement que le vainqueur avait le droit d'insolence, et un jour il se permit de prendre la taille de Mlle de la Tour. A cette insolence, la jeune patriote bondit comme une panthère, et s'armant d'un couteau de cuisine qui lui tomba sous la main, elle en menaça l'officier s'il recommençait.

Il ne tint aucun compte de cette menace et revint à la charge. Mlle de la Tour lui plongea son couteau dans la poitrine.

L'officier prussien tomba en poussant un rugissement épouvantable. Le sang coulait avec abondance, et la mort arrivait. Les autres officiers furent attirés par les cris de leur camarade, et Mlle de la Tour fut arrêtée.

Conduite à Nancy à la Commandanture, elle fut interrogée. Elle raconta les choses brièvement; elle savait ce qui l'attendait. Les Prussiens ne marchandèrent point, fon sait, lorsqu'on touchait à un des leurs. Par un hasard providentiel, le général en chef, ayant pris connaissance de l'affaire, eut pitié de la jeune fille, et donna l'ordre de renvoyer saine et sauve la jeune fille coupable d'avoir défendu son honneur.

Elle est aujourd'hui perdue pour le monde, mais le monde se souviendra que la sœur Gabrielle fit respecter, pendant la guerre, le nom qu'elle avait reçu.

SPECTATOR.

partenez, il ne s'agit pas ici d'un parti scientifique. Il en est assez qui se disputent le pouvoir. Il ne s'agit que d'un parti scientifique et philosophique, et sur ce domaine-là, heureusement, et c'est mollement que, sauf quelques individualités élevées, s'abandonnent les monogénistes ou les Polygénistes. Ceux qui croient à la création d'un seul type humain, ceux qui tiennent pour la création de plusieurs types.

Je ne parle pas de ceux qui, plus monogénistes que les monogénistes, croient uniquement à la création d'Adam, puis à celle d'Eve tirée d'une côte de son mari.

La querelle est cependant digne de passionner à plus d'un point de vue. Tous les hommes sont-ils des frères ou simplement cousins? La race blanche, la race nègre, pour ne parler que des plus tranchées, résultent-elles de deux créations séparées dès le début et pour toujours, une blanche et une noire, ou ne sont-elles que le résultat du *milieu*, comme on dit maintenant?

Le blanc, dans un certain milieu, peut-il devenir noir au bout d'un grand nombre de générations, et, réciproquement, le nègre peut-il, dans un milieu favorable, arriver, de génération en génération, à perdre ses cheveux crépus, son nez aplati et sa peau de couleur caractéristique, pour revêtir les attributs qui distinguent la race blanche, à laquelle nous appartenons?

Telle est la question depuis longtemps, et sans doute pour longtemps encore, posée aux méditations des savants et des penseurs.

En attendant la solution, chaque parti collectionne les preuves à l'appui de son opinion. D'autres savants, qui n'appartiennent à aucun parti, et qui n'ont pas d'opinions faites, se bornent à enregistrer les faits, laissant à d'autres, devenus riches de faits accumulés, le soin d'en tirer les conséquences dont ils sont gros.

Une maladie souvent observée aux colonies, pouvait servir d'argument à ceux qui croient à la diversité très tranchée des races humaines: cette maladie, c'est la colique sèche des pays chauds.

On avait dit, depuis longtemps, que la colique sèche sévissait dans les pays chauds sur les blancs et respectait les hommes de couleur et leurs mépris.—C'était un argument dont les polygénistes ne manquaient pas de tirer parti. Mais qu'était-ce que la colique sèche? Pendant longtemps on l'ignora, et ce n'est que depuis un temps relativement assez court, qu'on a pu se convaincre que la colique sèche n'était autre chose que la colique de plomb, la colique déterminée par un empoisonnement par le plomb.

Après tout, les polygénistes ne perdaient rien, et, forts de la connaissance qu'ils avaient acquise, de l'identité de la colique sèche et de la colique de plomb, ils pouvaient victorieusement s'écrier que la race noire n'était pas susceptible d'être empoisonnée par le plomb, différence profonde entre les deux races, et qui témoignait évidemment d'une origine absolument différente, d'une création absolument séparée.

Ceux qui voulaient vérifier eux-mêmes les faits pouvaient aisément le faire en consultant les registres sanitaires des bâtiments à bord desquels s'observe la colique sèche; car c'est à bord

des navires qu'elle s'observait, et ceux qui démontrent l'identité de la colique de plomb et de la colique sèche, démontrent que les hommes d'équipage étaient empoisonnés par le plomb des ustensiles de cuisine mis à leur disposition.

Or, il est aisé de voir sur ces livres, lorsqu'on les consulte, pour l'époque où la nature de la colique sèche était méconnue et où l'immunité des hommes de couleur était affirmée, que les hommes de couleur n'étaient point occupés à bord des bâtiments; que ne s'exposant point à la colique de plomb, ils n'étaient point atteints de la colique sèche, qui est la même maladie, mais depuis que l'augmentation considérable de la navigation leur a facilité l'accès des emplois dans la marine, ils sont, comme tous les autres marins, exposés à la colique sèche.

Ainsi tombe un des arguments, un des moindres, j'en conviens, mais enfin un des arguments dont se servaient les partisans des créations humaines séparées et distinctes.

Le professeur Gubler a d'ailleurs fourni, à ce propos, un fait assez démonstratif, et qui peut en outre servir utilement à plus d'une jolie femme.

Il y a quelques années, une famille marseillaise arrivait en France, quittant une de nos colonies, où elle venait de perdre un enfant au milieu d'une épidémie terrible qui sévissait sur les femmes et principalement sur les enfants.

A leur arrivée en France, toutes les femmes de cette famille présentant des phénomènes graves qui semblaient tenir à un empoisonnement par le plomb, bien que rien ne justifiait cette hypothèse. Les hommes, d'ailleurs, qui suivaient le même régime que les dames, étaient bien portants.

Un jour survint chez une de ces dames un bolus à l'œil pour lequel, sans consulter le médecin, le blanc d'œuf durci fut appliqué en guise de cataplasme. Une teinte noire, due au sulfure de plomb formé aux dépens du soufre de l'œuf et du plomb, vint clairement démontrer que le plomb avait été déposé sur la peau.

Le docteur Gubler soupçonna alors une poudre de riz dont se servaient ces dames, et cette poudre contenait des quantités énormes de plomb.

On finit en somme par savoir que cette poudre de riz vendue et préparée par un pharmacien de la colonie, et dont les dames faisaient usage pour elles et pour leurs enfants, était la cause de cette étrange épidémie dont mouraient tant d'enfants, et de ces symptômes inexplicables d'empoisonnement chez les dames.

Fait curieux, qui démontre une fois de plus que les créoles et les blancs sont susceptibles d'être empoisonnés par le plomb, et que rien n'est plus dangereux que l'usage des poudres de riz ainsi falsifiées.

MEDICUS.

Le General Berthaut.  
Le nouveau ministre de la guerre, M. le général Berthaut, est né en 1817, à Genlis (Côte d'Or).

En sortant de l'École de St. Cyr, où il avait été admis en novembre 1837, et à la suite de brillants examens, il fut reçu en qualité de sous-lieutenant, le 1er octobre 1839, de l'École d'Application d'Etat-Major. Lieutenant en 1842,

capitaine en 1844, chef d'escadron en 1854, il parvint au grade de colonel le 4 mars 1864, et il se trouvait dans cette situation lorsqu'éclata la guerre de 1870.

A cette époque, il exerçait depuis plus d'un an le commandement en second de la garde nationale mobile. Nommé général de brigade le 19 juillet 1870, il fut chargé de commander les mobiles de la Seine, dirigés sur le camp de Châlons. Les services qu'il rendit pendant le siège de Paris, le désignèrent naturellement au chef du pouvoir exécutif, et, le 16 septembre 1871, il fut promu général de division. Quelque temps après, il fut nommé au commandement du corps d'armée de St. Denis.

Après la guerre, il a exercé plusieurs commandements et fait partie de diverses commissions, notamment de celle qui fut chargée du projet d'organisation de l'armée territoriale. Avant sa nomination au poste de ministre de la guerre, il commandait la 10e division d'infanterie du 5e corps d'armée, détachée à Paris.

Il est commandeur de la légion d'honneur depuis 1866. M. le général Berthaut passe pour un administrateur vigoureux, et surtout pour un homme très acquis aux idées de progrès et d'amélioration qui s'imposent, au point de vue militaire, à tous les esprits clairvoyants. Il a concouru efficacement aux réformes déjà établies, et il est de ceux qui pensent qu'elles doivent être étendues plus loin et poussées avec célérité, sans tenir un compte exagéré des résistances qu'elles rencontrent. Promu général de division postérieurement à la guerre franco-allemande, il est donc sans liens avec le passé impérial et les doctrines un peu terre à terre de l'ancienne administration. S'il est actif, vigilant et ferme, il fera beaucoup de bien. On rappelle à ce propos qu'il osa, l'année dernière, mettre un sous-intendant aux arrêts, parce que celui-ci n'avait pas su nourrir les hommes d'une brigade aux manœuvres d'Orléans. C'était la première fois qu'on voyait un général exiger à ce point la subordination de tous les services militaires au commandement.

Enfin, n'étant ni député, ni sénateur, il est à croire que M. le général Berthaut, n'est d'aucun parti militant, et il faut s'en réjouir. L'armée doit être tenue en dehors de la politique, et ce résultat est plus simple à atteindre quand le chef n'a lui-même d'autre engagement que celui de servir son pays, dans les limites de la Constitution qui le régit.

TRIBOULET.

Miss Jennie Fairbanks, principale du département primaire de l'école Union Free, à White Hall (New York), s'est volontairement donné la mort en sautant dans le canal, jeudi soir. Son corps a été repêché hier matin à une heure. Cette institutrice était tenue en haute considération par toutes les personnes qui la connaissent, et les causes qui l'ont poussée au suicide sont jusqu'à présent mystérieuses.

Une dépêche de Bridgeport (Connecticut) annonce qu'un Français, nommé Albert Miller, est tombé d'un bateau dans le port, samedi, et a été noyé.

Nos lecteurs voudront bien se rappeler que l'abonnement à *La République* est strictement payable d'avance.

meubles, dont l'extrême propriété révélait comme ses vêtements sa misère soignée.

Au premier mot du professeur, elle tomba à demi-évanouie sur une chaise; puis se relevant avec vivacité:

—Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas? mon pauvre Horace! Dites-moi qu'il n'y a pas de danger? Nous la rassurames du mieux que nous pûmes; elle s'habilla en toute hâte pour retourner à la pension avec nous; nous étions fatigués, et nous la supplâmes de vouloir bien monter en citadine avec nous. Le professeur s'installa sur le siège à côté, du cocher pour fumer un cigare, et me voilà seul avec Mlle Letellier, en proie à une vive émotion.

—Vous êtes un ami d'Horace? me dit-elle Vous l'aimez tous, n'est-il pas vrai, mon pauvre neveu! est si gentil. Je ne puis retenir un soupir de soulagement. Je ne m'étais pas trompé: mon roman avait une base. Mme Letellier était la tante d'Horace.

—Vous ne portez pas le même nom! hasardai-je.  
—Non! Horace est le fils de ma pauvre sœur.  
Le roman se dessinait.  
—Il n'a plus de parents, je (A suivre sur la quatrième page)

### Feuilleton de "La République"

### UN DUEL A MORT.

Suite.

—Messieurs, vous avez bien voulu attendre mon bon plaisir pour venir voir mes petits différends, je vous en remercie. Je n'aime pas qu'il y ait deux querelles à la fois au corps, cela fait confusion et nuit à la régularité du service. Maintenant que l'affaire du capitaine Armand et du capitaine Richard est terminée honnêtement, je suis prêt à donner une nouvelle permission... Seulement ceux qui voudront aller sur le terrain devront se rappeler que le duel à mort est rigoureux et que, si l'un des adversaires n'est pas tué dès la première rencontre, il faudra recommencer jusqu'à ce que ce résultat ait été atteint. J'ai à cet égard des principes invariables dont je ne me départirai pas et que je veux vous voir adopter.

Les officiers s'inclinèrent respectueusement, puis il se retirèrent en silence sans qu'un seul d'entre eux demandât l'autorisation qui venait d'être si gracieusement offerte.

La leçon était rude, mais elle profita à ceux qui l'avaient reçue...

Le régiment du Roi était cité comme le plus brave, le mieux tenu, le mieux discipliné, mais on ne s'y battait plus que contre les ennemis de la France.

### LA TANTE MARIE.

I  
La pension Morlet était, il y a dix ans, une des meilleures, sinon une des plus renommées de Paris. Comme dans tous les pensionnats, nous y jouions aux petits hommes avec les défauts de l'adolescence en plus. Cet âge que les poètes se plaisent à chanter est généralement gauche, bavard, vantard, curieux, insolent à force de timidité. On ne se faisait, comme de juste, qu'une idée fort imparfaite de la société, mais on attachait déjà une importance énorme aux distinctions et à l'apparence. L'état de fortune de nos familles, leurs relations, nos projets d'avenir, nos oncles et nos cousines, exagérés, idéalisés par notre naïf amour-propre faisaient les frais de toutes nos conversations. Les *grands*, parmi lesquels j'étais, passaient leur vie à la grille devant laquelle les visiteurs se présentaient avant d'aller au parloir. Je me

souviens encore des flammes dont nous brûlions les uns pour la jolie Mlle R... que nous avions surnommée le *Page*, les autres pour la vicomtesse de B..., une femme de trente-cinq ans, telles que les peignait Balzac, que nous n'avions pas encore lu cependant.

Mais de tous les visiteurs du parloir, nul ne nous intriguait autant que la vieille personne qui, deux fois par semaine, c'est-à-dire aussi souvent que le permettait le règlement, venait voir notre camarade Horace Roquevert.

On ne peut pas dire qu'elle fût ridicule; deux grands yeux sympathiques et émus avaient survécu à tout ce qui jadis était féminin sur ce visage ravagé; mais notre verve moqueuse n'y prenait point garde et nous ne nous lassions jamais d'observer, avec un joyeux étonnement, une bouche tordeuse que venait effaroucher un nez mince et recourbé. Cette dame marchait avec la précaution des vieilles gens, au sujet de raillerie; enfin, sa toilette nous offrait un thème inépuisable de plaisanteries. Tout y datait certainement de vingt ans, depuis la robe étroite et taillée en fourreau, jusqu'au chapeau qui rappelait la coiffure des élégantes de 1835. Ces vête-

ments étaient d'une propret

LA REPUBLIQUE.

Samedi, 23 Septembre, 1876.

Nous commençons cette semaine la publication d'une revue scientifique populaire. Nous croyons, par là, reconnaître un véritable besoin du journalisme hebdomadaire aux Etats Unis.

Courrier.

Le mouvement qui amène paisiblement la France à la République, et qui consolide cette forme de gouvernement, s'accroît de plus en plus.

Il existe en France un pays où l'on ne parle presque pas français. Le paysan, ignorant, illettré, vit sous la tradition religieuse et se soumet aveuglément aux ordres impératifs de l'autorité municipale, qui entretient dans ces cœurs simples la crainte de toute modification.

Dans deux arrondissements des élections étaient à faire. A Pontivy (Morbihan), le célèbre M. de Mun, l'ex-cuirassier, qui s'est mis à la tête du mouvement ultramontain et dont l'élection a été annulée à la chambre à cause de la pression exercée par le clergé, M. de Mun se présentait. En face de lui était un médecin du pays, peu connu, d'un républicanisme fort accentué.

Dans la première élection (qui a été annulée), M. de Mun avait obtenu 1,000 voix de plus, et son concurrent républicain 4000 voix de moins qu'au second tour.

C'est là une défaite victorieuse. La république s'est implantée dans le sol de la vieille Bretagne.

L'autre élection, celle de Guingamp, a donné la majorité au candidat républicain sur le candidat réactionnaire, un prince de Lucinge, parent du comte de Chambord et prince du sang de la main gauche.

Le duc de Berry, pendant son exil en Angleterre, a épousé une demoiselle Brown, qui lui a donné deux filles. L'une de ces filles a épousé le prince de Lucinge, père du candidat qui vient d'être battu à Guingamp. Quand on voit la Bretagne

donner la majorité à un candidat républicain, et repousser le candidat officiel de l'ultramontanisme, on peut dire que la République est forte en France, et que rien ne saurait l'en déranger.

Le télégraphe nous apprend que le prince Orloff, ambassadeur de Russie, a donné l'assurance au maréchal de Mac Mahon que l'empereur Alexandre n'approuvait aucunement la proclamation du gouvernement Serbe qui conférait au prince Milan le titre de "Roi de Serbie". Nous avouons humblement ne rien comprendre à la démarche du prince Orloff. Nous avions cru voir la main de la Russie dans cette proclamation, mais la diplomatie, paraît-il, en a jugé autrement.

La paix! C'est l'espoir général. Le mot est prononcé partout. Les négociations sont ouvertes, et cependant on continue à se battre en dépit des ordres reçus de Belgrade et de Constantinople. Mais on ne s'occupe guère des opérations militaires, et toutes les préoccupations se reportent vers les négociations entamées pour la conclusion d'un traité de paix définitif. Le prince Milan, ou plutôt le roi Milan, a accepté les offres de médiation des puissances. Reste à savoir dans quelles conditions cette médiation va s'exercer.

La porte n'a consenti à un armistice que pour hâter les conditions de la paix. D'autre part, enfin, Le Monde Russe, qui est l'organe du prince Tcherniaeff, déclare que les opérations militaires continueront quand même en dépit des efforts de médiation des puissances. Tcherniaeff a même envoyé une députation au prince Milan pour protester contre les négociations en faveur de la paix. Espérons que les puissances exerceront une pression assez considérable à Constantinople et à Belgrade pour mettre fin aux hostilités.

Les conditions de paix ont déjà été débattues, mais il n'est encore arrivé que des dépêches absolument contradictoires. D'après les uns, la Turquie serait disposée à se montrer très conciliante; d'après les autres, elle exigerait tout au moins l'occupation d'une forteresse serbe. Quant aux conditions de paix, c'est surtout la Russie qu'il faut considérer, en dépit des protestations du prince Orloff à Paris. Les Hares de la Russie ont montré de si vives sympathies envers les Serbes, que l'empereur a été forcé de compter avec ce mouvement significatif.

D'après les nouvelles de Berlin, il y a en moyenne, pour chaque jour du mois de septembre, deux maisons vendues par autorité de justice, les propriétés ne pouvant payer les dettes hypothécaires qui grèvent ces immeubles. Ce fait affligeant et significatif n'est probablement que le prélude d'une période de crise qui commence, et qui sui-

vrera son cours pour atteindre son point culminant. A la crise des affaires va succéder la crise des maïsons. Un point à noter, c'est que cette fois encore, c'est la classe moyenne qui portera le fardeau de cette triste période. Or, si l'on songe que cette classe moyenne est le principal client de l'industrie et du commerce, il est manifeste que le mal dont elle souffre s'étendra par contre-coup à la population tout entière. Et en attendant, M. Bismarck fait de la diplomatie, M. de Moltke organise et réorganise ses bataillons, et le vieil empereur Guillaume adresse chaque jour au dieu des batailles ses vœux pour que de nouvelles conquêtes et de nouvelles victoires viennent couronner son règne. Et nos cinq milliards, donc, MM. les Prussiens?

S'il fallait répéter les insanités politiques que publient les journaux des deux partis à l'approche des élections présidentielles, ce serait à en perdre la tête et à faire croire que tous les Américains sans exception, sont des monstres indignes de la lumière du jour. Démocrates et républicains s'accusent mutuellement de tous les crimes imaginables, quittes à se donner la main aussitôt la campagne terminée, et à boire un verre à la santé du candidat victorieux.

Nous ne suivrons donc pas les politiciens des deux partis, et nous nous contenterons de publier les faits les plus importants de la semaine. Il est maintenant certain que Wm. Tweed a été arrêté en Espagne, et qu'il sera livré aux autorités américaines. On l'attend à New York sous peu. Quelques malins prétendent que le parti républicain tentera de s'en faire une arme contre M. Tilden. Attendons.

MM. Whipple, Daniels, Howards et Hinman, membres de la commission nommée par les autorités fédérales pour traiter avec les Sioux de la cession définitive des Black Hills, ont commencé leurs pourparlers à l'agence Spotted Tail, sans pouvoir arriver, jusqu'à présent, du moins à persuader les Indiens à accepter les offres du gouvernement.

Les succès remportés par les troupes du général Crook sur les Indiens de Sitting Bull sont relativement insignifiants, et les résultats en sont à peu près nuls. Il est maintenant presque certain que la campagne est terminée, et que Sitting Bull et les siens passeront l'hiver paisiblement dans quelque retraite imprenable qu'ils ont probablement eu le soin de se ménager. La fièvre jaune sévit toujours avec violence à Savannah, Ga., et les victimes du fléau se comptent par centaines. Un comité de secours a été organisé par la Chambre de Commerce de New York, et des secours en argent ont été expédiés aux malheureux qui, pour la plupart, se trouvent dans la misère la plus

profonde. On avait craint, pendant quelque temps que la terrible maladie n'ait envahi Baltimore, mais les dernières nouvelles nous apprennent qu'heureusement, il n'en est pas ainsi.

Les Armées en Europe.

On évalue, disaient en 1862 MM. Henry Richard et Joseph Pease, dans l'adresse de la Société de la Paix, aux exposants de la "Londoner Exhibition," le chiffre des armées en Europe, à près de 4 millions d'hommes, tous à la fleur de l'âge, arrachés à leurs familles, à leurs occupations industrielles et maintenus improductifs aux dépens du reste de la communauté.

Ces chiffres ont encore augmenté en cas de guerre, depuis cette époque. Selon des statistiques, dont l'une d'après M. Otto-Hubner, nous pouvons établir le tableau suivant, qui ne comprend qu'une partie des Etats Européens. Voici à quelle somme revient l'armée des six Etats suivants, en temps de paix, déduction faite de nombre autres frais.

Table with 2 columns: Country and Amount. Includes entries for England, France, Prussia, Germany, Italy, and Austria.

UN SOLDAT COUTE: Anglet, 2,600 fr. 106,000 h. 275,000,000 fr. France, 1,215 fr. 470,000 h. 570,110,000 fr. Prusse, 1,281 fr. 575,000 h. 707,825,000 fr. Allemagne, 1,163 fr. 412,000 h. 478,156,000 fr. Italie, 894 fr. 205,000 h. 182,030,400 fr. Autriche 900 fr. 273,800 h. 246,420,000 fr. Total.....2,462,141,400 fr. Ce sont donc 2 milliards et demi que coûtent, en temps de paix, les troupes sur pied des dix principaux Etats d'Europe. En y comprenant la Turquie, 385,000 hommes, il y aurait 6,499,000 hommes, en cas de guerre, appelés alors sous les drapeaux par ces 7 puissances. Ajoutons que ce que ces hommes, les plus vigoureux de ces pays, gagneraient et produiraient en travaillant à leurs différents métiers, au lieu du travail improductif qu'ils font, et nous arrivons à des sommes incalculables. On ne peut se contenter d'ajouter à la somme de 2 milliards et demi dépensée, une somme de 2 milliards et demi non gagnée; en bonne économie politique, en dehors de la richesse créée par le travailleur, il a la valeur de son travail propre, son bénéfice, avec lequel il subvient à ses besoins. L'Europe perd donc la richesse non productive, et chaque homme lui revient, sous les armes, au moins au double de ce qu'il coûte à l'Etat. En présence de ces faits, ne peut-on pas se demander si ce n'est pas l'Europe entière qui court à la banqueroute?

Les Mangeurs d'Arsenic.

Croiraient-que les paysans des contrées montagneuses de l'Autriche mangent de l'arsenic et s'en trouvent bien? Le docteur Charles Boillet va nous donner là dessus des renseignements aussi exacts que précis. Les paysans à l'arsenic, les toxicophages (qui mangent du poison), le mangent et le sucent comme une praline. C'est ainsi que, par coquette, les jeunes gens de ces pays arrivent, après un certain temps de son usage, à un degré sensible d'embouppement et d'animation du teint. De leur côté, les travailleurs en prennent deux ou trois fois par semaine un petit morceau dans la bouche pour se rendre plus souple, plus alerte, plus volé, et se procurer une soufflé qui leur permette de faire, sans trop d'effort, de pénibles et fréquentes ascensions. Les chevaux de ces pays et plusieurs animaux domestiques s'accoutument aussi parfaitement de cet agent. Les cosaques, dit-on, mêlent des prises de sa poudre à l'avoine de leurs coursiers, ou bien en fixent un morceau dans leurs mors, afin qu'il se désagrège lentement dans la salive de l'animal. Hâtons-nous de leur dire, cependant, que les mangeurs d'arsenic n'en font point un usage journalier; ils n'en prennent guère qu'à des intervalles de quinze jours, et préviennent, de cette façon, l'accumulation des doses, en laissant à l'économie le temps de dépenser les rations, qui vont jusqu'à 14 grammes. Ces toxicophages commencent par un demi grain, et progressivement, ils finissent par en

Chronique des Tribunaux.

Le Bizarre Voyage de Pignon et Loupin. Pour commencer par le commencement, disons d'abord qu'on a pénétré dans l'écurie d'un cultivateur à une heure avancée de la soirée, et qu'on lui a volé un âne et une vache qui était dans une position intéressante. Les voleurs sont deux jeunes matelassiers, Pignon et Loupin. Un témoin est entendu. M. le Président.—Vous avez acheté un âne? Le Témoin.—Sous vot' respect, oui, monsieur. Le P.—Quelle est votre profession? Le T.—Je suis brocanteur. Le P.—Vous êtes brocanteur et vous achetez des ânes? Le T.—C'est l'hasard qu'est cause de ça. Le P.—Quel hasard? Le T.—Etant chez un marchand de vins, je vois passer dans la rue un

prendre impunément d'assez fortes doses. L'arsenic communique aux animaux de l'ardeur, de la vivacité, du jarret, du souffle, et parvient même à rendre à de vieux chevaux blanchis sous le harnais, un regain trompeur de lustre et de raïssement. L'économie domestique met l'arsenic en profit pour engraisser le gros bétail. Le réveil et l'accroissement de l'appétit chez les hommes et les animaux soumis à l'usage de l'arsenic, paraît étroitement lié à l'excitation qu'il exerce sur la muqueuse gastrique. La vitalité de l'estomac est augmentée. L'arsenic ne saurait donc être rangé parmi les agents qui déprécient et enrayent l'énergie vitale. C'est un tonique excitant bien plus apte à précipiter qu'à modérer les fonctions, comme l'indiquent d'ailleurs son impression première, tout-à-fait comparable à celle du café.

Une Religion Nouvelle.

Un journal de Shang-Hai, le Celestial Empire, raconte qu'une secte religieuse des plus extraordinaires vient de se fonder à Scaou-Shan Hien (province de Chiekiang). Ses adeptes se réunissent dans un temple en ruines, dédié autrefois au dieu Weïto Pousa, et près duquel s'élevaient des maisons couvertes de chaume où résident les principaux membres de la secte. Le nouveau culte a pris naissance à la suite des extases de deux vieilles femmes, la mère et la fille, âgées, l'une de quatre-vingts, l'autre de cinquante ans. Ces deux femmes sont les prêtresses ou pythonisses. A certaines heures, Pousa, ou l'esprit divin, les inspire et leur permet de rendre des oracles. Le jour, tout est silencieux dans le temple; il n'y a rien qui excite l'attention; la nuit, l'aspect du lieu devient vraiment singulier. Des Chinois de toutes conditions, riches et pauvres, des femmes, des enfants, des vieillards, arrivent en foule pour consulter les sibylles et pour écouter leurs prophéties. L'intérieur du temple est élevé; on y boit et l'on y fait de joyeux ras, car la nouvelle secte, au rebours des autres, préche la bonne chère et condamne l'usage exclusif des légumes. La mère et la fille se tiennent assises sur des sièges élevés, surmontés d'un dais; des cierges brûlent à leurs côtés, tandis que les anciens de la secte se prosternent à leurs pieds, leur offrent de l'encens et les adorent comment des incarnations de Pousa. Plusieurs de ces croyants assurent que pendant leurs extases ils ont des visions de la divinité. Un des principes fondamentaux de ce culte singulier est la proscription des vêtements de soie; il n'est permis de porter que du coton. Le nombre des adhérents augmente rapidement: il s'élève déjà à 800, bien que les sibylles n'aient découvert leurs vertus divinatrices que depuis deux mois seulement.

Le roman d'Erckman-Chatrin.

Le roman d'Erckman-Chatrin, l'Histoire d'un pébiscite, traduit en Allemand, a été interdit sur le territoire d'Alsace-Lorraine. Une dépêche de Belgrade à l'agence Reuter dit que samedi l'armée du général Tcherniaeff a proclamé le prince Milan roi de Serbie. La Porte a confidentiellement fait part aux puissances de sa ferme détermination à redresser les griefs des chrétiens. On dit que le gouvernement britannique a chargé ses agents en Bosnie et en Herzégovine d'engager les insurgés à cesser les hostilités. D'après une dépêche de Madrid à l'agence Reuter, le maire de San Fernando a ordonné au pasteur protestant de cette localité de tenir la porte de son église fermée, parce que les manifestations extérieures sont défendues par la constitution. On croit que le gouvernement français intertera des poursuites aux auteurs du prétendu traité russo-allemand publié le mois dernier par le journal la France. On mande de Cheyenne le 16: Les frères Wheeler, propriétaires du fameux claim n. 2, en aval de Gayville, sur le Deadwood Creek, sont arrivés à Fort Laramie avec une escorte de vingt hommes. Ils apportent, comme résultat de sept mois de travail, plus de \$300,000, indépendamment de 1,900 livres de poudre d'or. Ils amèneront leurs escortes jusqu'en cette ville, où ils arriveront probablement demain. Jacob Murat, français de New-York, s'est logé une balle dans la tête mercredi dernier et a succombé à sa blessure dans l'hôpital de Bellevue. Le défunt était âgé de 67 ans et natif de France. Il avait des ressources suffisantes pour mener une existence confortable, et sa famille ne peut s'expliquer son suicide que par un accès d'aliénation mentale. Des télégrammes de Londres annoncent que le steamer Canadian, capitaine McLean, de la ligne Allan, parti le 5 courant de Montréal pour Glasgow, a eu l'avant de sa coque percé par un rocher, au lieu dit Shermanport, près de Larne (Irlande). Quinze pieds de roc ont pénétré dans l'avant, et le premier compartiment s'est rempli d'eau, mais on croit que les deux autres compartiments sont intacts. Les passagers et l'équipage ont été sauvés. Des dépêches ultérieures annoncent que l'on n'a aucun espoir de sauver le steamer. Le Canadian construit à Glasgow en 1872, jauge 2,295 tonneaux et mesure 350 pieds de long sur 35 de large et 25 de profondeur de cale. Il était parti de Montréal avec un plein chargement de marchandises diverses et un grand nombre de passagers. La mort de Frédéric David laisse un fauteuil vacant à l'Académie des Beaux-Arts. On parle, pour l'occuper, de MM. Ernest Reyer, Ernest Boulanger et Eugène Gauthier. L'exposition de Philadelphie va s'enrichir d'une nouvelle curiosité, c'est le bras droit de la statue de la Liberté avec le flambeau qu'elle porte. Le bras et le flambeau mesurent ensemble 12 mètres. Le diamètre du bras est de 2 mètres. Le transport n'a pas coûté moins de 2,440 fr. L'Annuaire de l'armée française, publié par Berger-Levrault, a paru dans les premiers jours de septembre, entièrement refondu. La Réserve et l'Armée territoriale figurent pour la première fois dans ce document officiel et donnent à l'édition de 1876 un intérêt tout particulier. Ceci devait arriver: Un journal intitulé le Skating-Rink, et destiné à servir de moniteur aux amateurs de ce patinage fantaisiste, vient de lancer son premier numéro. Il a quatre pages de format in-4, et a deux colonnes. Voici son signalement:

jeune homme en ribotte, à cheval sur un âne; alors, voyant que, vu sa solographie, il n'était pas très solide et qu'il allait se ficher les 4 fers en l'air, je sors et je lui dis: Vous allez vous ficher en bas de votre âne. —Je vous le vends si vous voulez, qu'il me dit. —Tout de même, que je lui réponds, ça dépend du prix. —Tenez, qu'il me dit, je l'ai acheté 100 sous, mais avec les frais et une bouteille que j'ai payée, il me revient à 8 francs; je vous le laisse au même prix et vous paierez à déjeuner. —Ca va, que je réponds. Alors je l'ai donc acheté 8 francs, et je jeune homme a entré chez le marchand de vins, nous avons déjeuné. Après déjeuner, il m'a fait un reçu où je lui ai donné ses 8 francs. Même qu'il m'a dit qu'il m'a aussi parlé d'une vache à vendre, mais il ne l'avait pas sur lui. C'est "sous" lui, sans doute que le témoin veut dire. Le P.—Vous achetez un âne 8 francs? Le T.—Ca n'est pas ma partie, moi, je ne sais pas, et puis je l'ai acheté comme d'occasion, qui est ma partie. Le P.—Qu'avez-vous fait de cet âne? Le T.—Je l'ai vendu 12 francs à un marchand de viande de cheval. Le P. (à Pignon).—C'est vous qui avez vendu l'âne au témoin? Pignon.—Voilà, mon président: Etant nous deux Loupin, fortement en ribotte au point de ne pas pouvoir revenir à Paris, nous pouissions une porte pour aller à coucher n'importe où, vu qu'il était onze heures du soir. La porte s'ouvre, et nous voilà dans une cour comme censément une ferme. Nous nous disons: Il doit y avoir par ici une écurie; ça serait bon pour coucher. Nous trouvons une autre porte, nous l'ouvrons, il fait noir comme dans un jour. J'avais des allumettes, j'en frotte une, et nous voyons que c'était une écurie, dont il y avait la vache et l'âne. Alors je dis à Loupin: Si nous montions dessus pour retourner à Paris! Le P.—Sur une vache peine? Le Pré.—Je savais pas sa position, mais ça n'empêche pas de monter dessus. Finalement que nous y'a partis, moi sur l'âne et Loupin sur la vache. Le P.—Où, enfin, vous reconnaissez le vol. Vous avez vendu l'âne et la vache, et, avec le prix de vente, vous vous êtes achetés des vêtements? Le Pré.—Je m'ai acheté un paletot, une canne, un couteau, un peigne et un porte-monnaie. Le P.—Et vous, Loupin, qu'avez-vous à dire? Loupin.—Moi? Voilà: Il faisait noir à ne pas mettre un chien dehors. L'âne allait plus vite que la vache dont j'étais dessus. Si bien, que Pignon, qui était sur l'âne, m'a perdu en route, et que nous ne nous sommes retrouvés que deux jours après. Le Pré.—Enfin, vous avez vendu la vache? Loupin.—Voilà: J'ai eu 60 francs pour ma moitié de la vache et de l'âne... dont je m'ai acheté une casquette à 6 étages et un paletot pour 25 francs. Le Pré.—Vous n'avez plus que 18 francs à vous deux quand on vous a arrêtés, qu'avez-vous fait du reste? Loupin.—Ah! le reste... Nous l'avons dépensé chez les marchands de vins. Nos deux matelassiers ont été condamnés chacun à six mois de prison. Six mois pour des matelassiers, voilà bien des cardeurs! (quarts d'heure.) On écrit de Berne, le 4 septembre: La manifestation philogermanique qui qui avait été annoncée pour samedi soir, à Berne, a piteusement avorté. Les quelques Italiens qui étaient les promoteurs de la chose, ne se sentant pas en nombre, ont préféré se retirer. Le même soir, une autre manifestation au lieu dans une autre brasserie appelée Tonhalle. C'est la section bernoise de l'Internationale qui en a pris l'initiative et beaucoup de personnes appartenant à toutes les nations et à toutes les classes y assistaient. Le bureau était composé d'un Français, d'un Allemand, d'un Suisse et d'un Italien. Nos lecteurs voudront bien se rappeler que l'abonnement à La République est strictement payable d'avance

ne nous demandez pas quel est son style. Voltaire l'a dit: "Glissez, mortels..." —A propos de la consommation extraordinaire de sultans qui se fait à Constantinople, on peut bien rappeler qu'en pareille matière la France, depuis environ trois quarts de siècle, n'a rien à envier à aucun autre pays. Voyez plutôt: Louis XVI, tué. Louis XVII, déposé; Napoléon Ier, chassé deux fois, mort captif. Louis XVIII, chassé deux fois; Charles X, chassé deux fois, mort proscrit; Louis-Philippe, chassé et mort en exil. Napoléon III, chassé et mort en exil. Belgique. Dans l'affaire de la Banque de Belgique, le juge d'instruction s'était mis d'accord avec le parquet pour proposer de mettre en liberté provisoire la fille Marie Collart. Cette mesure était motivée par l'impossibilité de terminer l'instruction de l'affaire avant la fin de cette année. La loi du 20 avril 1876 dit que l'épreuve d'ins-truction pourra, dans le cours de l'information, et sur les conclusions formées du procureur du roi, donner mainlevée du mandat d'arrêt, à charge pour l'inculpé de se représenter à tous les actes de la procédure aussitôt qu'il en sera requis. En conséquence, la chambre des mises en accusation du tribunal de Bruxelles a eu à examiner la proposition faite par le juge d'instruction. L'audience de cette chambre est publique en Belgique. Marie Collart a été introduite, assistée de son conseil, M. Houtekiet. La chambre du conseil, après avoir entendu le rapport du magistrat instructeur et sur les conclusions conformes du réquisitoire de l'honorable organe du ministère public, a rendu une ordonnance par laquelle il est dit qu'il y a lieu d'accorder la mise en liberté provisoire de Marie Collart, inculpée de faits de complication des détournements frauduleux reprochés à Eugène T'Kindt de Roodenbeke, un préjudice de la Banque de Belgique, mais à charge pour l'inculpée de se représenter à tous les actes de la procédure aussitôt qu'elle en sera requise. C'est la seule condition, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de cautionnement à fournir par Marie Collart, qui a sa résidence en Belgique. La prolongation de la détention préventive de l'inculpée est considérée par l'ordonnance de la chambre du conseil comme n'étant pas nécessaire par des circonstances graves et exceptionnelles, ni réclamée par l'intérêt de la sécurité publique, et ce en exécution des diverses dispositions de la loi du 20 avril 1874. Toutefois, Marie Collart n'a pu être relaxée immédiatement, et elle a été reconduite à la maison d'arrêt par un brigadier et un gendarme, des formalités de procédure restant à accomplir. Le procureur général a d'ailleurs le droit d'appel. Il n'est pas présumable qu'il en use. Marie Collart, qui s'était constituée volontairement, a subi un mois de détention préventive. De tout un peu. —Une affaire des plus bizarres se déroule devant le tribunal correctionnel d'Hertford, petite ville à une heure de Londres. Un jeune Français, appelé Paul Bayart, qui a été placé par ses parents chez un prêtre catholique pour apprendre l'anglais, est accusé d'avoir offert une somme de cinq cents livres (12,500 fr.) à un camarade pour l'engager à aller assassiner son père et sa mère à Roubaix. Son camarade, un Anglais nommé Dickens, dont les antécédents sont déplorables, a déposé, que Paul Bayart lui a avancé dix livres pour les frais de son voyage et l'achat d'un fusil à vent; qu'il lui a donné les photographes de ses parents, afin de les reconnaître facilement, et qu'il lui a fait une description minutieuse de leur maison à Roubaix et de leurs heures de sortie. Le nommé Dickens persiste dans ses déclarations

LES TROIS JACQUES.

Il était d'usage dans les régiments d'Algérie d'adopter un animal qui devenait la propriété de chacun et de tous et qui était nourri indifféremment par un escadron ou par un autre. L'adopté du régiment était un corbeau qui, comme tous ses pareils, avait reçu le nom de Jacques. Il n'y eut jamais un oiseau privé plus heureux. Se promener était sa seule occupation. Dans les chambres, dans les écuries à l'heure du déjeuner; partout où il se présentait, Jacques était bien reçu. Tous le fêtaient, le choyaient, le caressaient. Un escadron venait-il à partir, maître corbeau suivait la colonne, voltigeant dans les rangs, se reposant de temps à autre sur l'encolure ou sur la croupe des chevaux, ou harcelant à coup de bec le chien des trompettes qui marchait à l'avant-garde. Si l'escadron qu'il accompagnait devait remplacer un autre escadron soit à Aumale, soit à Laghouat, soit à Médéah, soit à Orléansville, le corbeau reprenait le chemin d'Alger avec ceux qu'il était venu chercher. De retour au dépôt, notre commensal ailé reprenait son train de vie accoutumé! Il assistait à

toutes les manœuvres, à toutes les promenades, à toutes les parades. Le scintillement des armes, les vêtements militaires aux vives couleurs, le galop des chevaux, et les fanfares bruyantes étaient des spectacles dont il ne se pouvait lasser. Hélas! Jacques périt victime de sa curiosité. Comme tous les être oisifs il avait envie de tout ce qui attirait ses regards: — pour un oiseau de son espèce c'est ce qui brille. — Pompons rouges, bleus et jaunes, boutons de cuivre et de métal, rubans de médaille, des à coudre, anneaux de gourmette, étaient soigneusement recueillis partout et entassés dans une cachette au haut d'un toit. On y retrouvait la cause de sa perte. C'était une boîte d'allumettes que le curieux avait éventrée pour goûter de son contenu. Quoiqu'il eût la digestion des plus faciles, les bougies souffrées l'empoisonnèrent net, sans qu'il fût possible de le secourir en quelque façon. L'animal qui succéda à Jacques dans la faveur des soldats, fut un singe qui appartenait à un sous-officier du 2e escadron. Ce singe aussi s'appelait Jacques. Il avait élu domicile en haut d'un pilier dans l'écurie où se trouvait le cheval de son maître. De là, Jacques surveillait les chevaux et avertissait les gardiens, quand

ceux-là cherchaient à se mordre, par un petit cri rauque et un claquement de langue des plus significatifs. A l'heure des repas le singe dégringolait à terre, exécutait autour de son poteau un mouvement tournant jusqu'à ce qu'il fût arrivé au bout de la corde qui le tenait captif, puis reprenait en sens inverse le même mouvement avec force sauts, cris et gambades. —Voilà Jacques qui prends l'absinthe disaient les gardes d'écurie. La soupe va bientôt sonner. Si le singe était content de l'ordinaire, il se laissait prendre et cajoler; sinon il faisait à ses meilleurs amis des grimaces épouvantables comme si ceux-ci eussent été la cause de ses privations et de sa captivité. Dans le premier cas, l'un d'eux détachait le cheval du sous-officier, et l'amenaient auprès de Jacques préalablement rendu à la liberté, lequel grimpaît sur le dos de son camarade en se servant de la queue du coursier comme d'une échelle. C'était plaisir alors de voir la mine sérieuse du babouin juché sur son cheval blanc. Il se tenait gravement accroupi sur la croupe, les jambes ballantes, la tête droit et haute, les bras retombant négligemment le long du

corps, dans une posture empruntée à nos élégants cavaliers. Si, au contraire, le singe n'était pas d'humeur gaie, on le menaçait de Birbalou. Birbalou était un chacal originaire d'Aumale, que les hommes du quatrième escadron avaient recueilli et élevé. Au seul nom de Birbalou, Jacques entraînait dans un accès de fureur indescriptible. C'est que Birbalou avait le privilège d'exciter au plus haut point l'humeur irascible de son compatriote, à cause de la mauvaise grâce qu'il mettait à l'embrancher quand ce genre de punition était infligé à Jacques. Ce n'est pas que Birbalou eût les mêmes raisons de ne s'aimer pas le singe. Le chacal était jaloux de Jacques le corbeau et de Jacques le singe, jaloux des chats de la cantine, jaloux des chiens qui le houspillaient, et le pauvre diable à tout dire était excusable. Dans les jours d'abondance, s'avaisait-il de faire des provisions, les chiens découvrèrent les silos et se partageaient le butin à son nez. Le corbeau lui-même le trahissait: c'était lui qui mettait au service des matins son flair exquis et ses yeux perçants. Le singe avait toujours les meilleurs morceaux, tandis que lui Birbalou ne gagnait son vivre que fort chichement et à grand renfort de

ruses et de courses nocturnes. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne voulût point fraterniser avec ses collègues et particulièrement avec le singe. Restait encore à s'emparer de Birbalou. Dans ce but, l'un de nous prenait un os, et se dirigeait du côté des cuisines en sifflant d'un façon particulière. A ce signal, le chacal accourait. L'os lui étant présenté, il se jetait sur cette proie, et, avec un bridon d'un nouveau genre, il se laissait traîner à l'écurie. On l'eut ainsi mené au bout du monde; plutôt que de lui faire lâcher prise, on lui eût brisé les dents. A la vue de son ennemi, Jacques se livrait à des sauts, à des contorsions qui nous faisaient rire aux larmes. Malgré ses cris et ses gambades, nous le forçions à coller son museau contre celui de Birbalou. —Les soldats, comles enfants, sont parfois cruels dans leurs jeux,— lequel Birbalou, ne prêtant d'attention qu'à son os, grognait d'une façon peu rassurante. Si ce système d'intimidation n'avait pas réussi à mettre le singe en meilleures dispositions, il ne restait plus qu'à employer le grand moyen, c'est-à-dire à l'habiller en soldat. En deux tours d'aiguilles, l'équipement

était prêt; en deux tours de main, Jacques s'en trouvait revêtu. A l'appel du pangsage, qui avait lieu dans l'allée des écuries, le singe apparaissait tout à coup en petite tenue de cavalier de première classe. Galons et chevrons, médailles, ceintures, cravate et bandes, rien n'y manquait. Seulement, comme les tailleurs improvisés ne pouvaient coudre du cuir au pantalon, ils imitaient les basanes au moyen d'une forte couche de cirage, dont les jambes de Jacques restaient ornées pendant quelques jours. Il était impossible de garder son sérieux: à la vue du babouin adossé à son poteau et arquant ses jambes pour se tenir d'aplomb. Les officiers eux-mêmes, partageaient l'hilarité des soldats et venaient rassurer la pauvre bête qui tremblait de tous ses membres sous l'habit du plus brave régiment qui fut au monde. Pauvre Jacques! Il a ramené plus d'une fois la gaieté au cœur des jeunes gens, dans les premiers jours si pénibles de la vie militaire. Ce singe partit avec son maître, qui devenu officier, passait dans un régiment de France, et pendant quelque temps Birbalou respira. Les hommes se lassent du bonheur. Il en est ainsi chez les chacals paraît-il, car ce fut

précisément à cette époque que le nôtre quitta le régiment. On ne le revit jamais. A quelque temps de là, un escadron qui était allé prendre part à une expédition sur les frontières du Maroc, ramena un poulain qui fut bientôt le favori des chasseurs. Ce poulain, qui reçut le nom de Corbeau, sous prétexte qu'il était noir comme lui, tomba malade aussitôt qu'il fut arrivé à Alger. Tout le monde se méla de le guérir. Chacun lui apportait ce qu'il avait trouvé d'apaisant pour un cheval malade, des queues de carotte, de la laitue, du pain blanc; les tailleurs lui avaient fait une couverture avec des morceaux de drap rouge et bleu, les employés à l'infirmerie des chevaux lui prodiguaient leurs soins; la paille la plus blanche et l'eau la plus fraîche étaient pour lui; tous les jours il allait en promenade au bord de la mer. Rien n'y faisait. Le poulain regrettait les grandes plaines de sable, le vent chaud du Sahara, l'eau saumâtre des puits du désert, les maigres touffes d'alfa et la liberté. Jacques III déperissait à vue d'œil. Par bonheur un officier imagina de le confier à un éleveur arabe de sa connaissance. On sait assez que les arabes sont passés maîtres dans l'art de guérir les

poulains malades. Celui-ci y réussit et nous ramena Jacques plus noir que jamais mais sautillant, rond comme une pomme, le poil fin et les yeux clairs. Jacques grandissait, grandissait. Ses jambes fines, admirablement découpées, ses oreilles fièrement campées sur une tête au large front, son rein droit et souple, sa croupe brusquement rabattue, tout en lui décelait le cheval berbère des grandes races. L'officier qui lui avait sauvé la vie, obtint de l'emmenar avec lui, au Mexique, comme cheval de main. Il aimait Jacques comme on aime les orphelins que l'on adopte. A son arrivée au Mexique, l'officier dut quitter l'escadron pour se rendre à l'état-major du maréchal Bazaine, en qualité d'officier d'ordonnance. Nous fîmes nos adieux au Marocain comme à une vieille connaissance que l'on n'espère plus revoir. Deux ans après, un détachement de cinquante hommes qui vint nous rejoindre dans le haut pays, nous amena un turco, qui par suite d'infraction au lois du Coran contre l'ivresse, avait été renvoyé de l'escorte du maréchal et versé à notre régiment. Salem ainsi s'appelait le turco, était un des plus beaux types de nègres que j'ai jamais vus. D'une taille colossale, cet homme, le plus

qui ont été, dans une certaine mesure, appuyés par les dépositions d'autres témoins. On attend l'arrivée des parents de Paul Bayart. L'accusé reste libre sous caution.

L'année 850 fut marquée par des chaleurs et des sécheresses si épouvantables, que la terre ne donnait aucune récolte. Nouvelles catastrophes produites par le chatelet en 987; et cette fois, elle fut d'autant plus désastreuse que la sécheresse et par suite, la famine durèrent pendant cinq années consécutives.

Les années 1010, 1011 et 1012 furent également désastreuses. Puis viennent les chaleurs des années 1034, 1159, 1171, 1214, 1293, 1308, 1359, 1446, 1474.

En 1719, nouveaux fléaux causés par les chaleurs. Paris fut à peu près complètement privé d'eau. Au mois de septembre de cette année, le cardinal Dubois, alors premier ministre, a mis en réquisition toutes les voitures indistinctement pour aller chercher de l'eau à une grande distance de Paris. Une voie d'eau, de la contenance de 25 litres, se vendait 10 livres aux préposés de la distribution, qui, eux-mêmes, la revendaient 25 et 30 livres.

La journée la plus chaude observée à Paris depuis qu'on a établi l'observatoire de Paris, est celle du 26 août 1765, jour où l'on a constaté 40 centigrades au nord et à l'ombre.

Le Moissonneur.

Pour la "République." En moissonnant, moissonneur, Ta voix claire, au loin, résonne, Ton gai chant dit le bonheur, Que ces épis d'or te donnent.

Réjouis-toi, moissonneur, Chante, car la joie est bonne; Mais surtout garde ton cœur, Car un autre aussi moissonne.

Où il est un moissonneur Qui d'un pas agile avance, Précédé de la Fraiseur, Et suivi par le silence.

Bientôt vient ce moissonneur, Et sa faux est aiguë, Et la vie, en son cœur, Peut bien être moissonnée.

Pense, et dis-moi, moissonneur, La récolte enfin vaincue, Auras-tu du blé l'honneur, Ou la honte de l'ivraie?

Tu récoltes, moissonneur, Ici-bas ce que tu sèmes; Dans la joie ou dans les pleurs, Ta moisson reste la même.

Quand, moissonné, moissonneur, Tu moissonneras encore, Pense-tu voir le bonheur, De l'ignoble mal éclore?

Réjouis-toi, moissonneur, Chante, car la joie est bonne, Mais surtout garde ton cœur, Car un autre aussi moissonne.

L. D. FOULON.

Une dépêche de la Nouvelle Orléans nous apprend que M. Limet, rédacteur en chef de l'Abelie a été assailli dans son bureau par M. Alfred Bourges qui l'a brutalement frappé d'une canne plombée. Nous ignorons encore les détails de l'affaire mais nous croyons pouvoir en promettre la publication sur notre prochain numéro.

CHRONIQUE LOCALE

Depuis quelques jours, des ouvriers nous les ordres de M. Rodger N. Hart, entrepreneur, ont commencé les travaux d'élargissement de l'avenue Laclède à l'ouest de l'avenue Grand. Le vieux cimetière Wesleyen qui se trouve situé sur les terrains expropriés a été, paraît-il, violé de la manière la plus brutale par les ouvriers, et les corps ont été jetés pêle-mêle dans les tombereaux pour être ensuite déposés dans une ancienne carrière que l'on est en train de combler. Un grand nombre des plus anciens et des plus vénérables citoyens de St. Louis ont été enterrés dans ce cimetière, et la violation de leurs tombes a été universellement condamnée par le public en général et par leurs descendants, qui blâment vertement les autorités d'avoir permis que l'on commençât les travaux sans les en avertir.

M. W. Phillips, caissier de la maison W. P. Freeman, marchand de liqueurs, s'était enfui en août dernier, emportant la jolie somme de \$1,000, qu'il avait volée à son patron. Nous apprenons que les détectives qui avaient été mis à ses trousses ont réussi à l'empoigner, à Philadelphie, où il faisait le grand seigneur aux dépens de M. Freeman.

Tom Allen, le boxeur, nous est revenu sain et sauf de son expédition guerrière contre le trop fameux Goss. Tom ne paraît pas avoir trop souffert de ses aventures, et les journaux américains lui consacrent des articles d'une longueur à faire croire que ce fameux boxeur est candidat à la présidence des Etats-Unis.

Herman Sherman est laitier de profession, et en allant, l'autre jour, servir sa clientèle, son cheval a pris les mors aux dents, et a précipité le malheureux Herman et ses bidons dans une mare de boue. Le pauvre laitier s'en est tiré sain et sauf, quoique crotté des pieds à la tête; mais ses clients ont été forcés de boire leur café sans lait, pour ce jour-là.

Nous sommes heureux d'apprendre que notre compatriote, M. J. J. Morard, depuis longtemps employé dans les bureaux des assesseurs du comté de St. Louis a reçu sa commission, le 19 septembre, de M. Charles Green, président, comme son député, ou chef de bureau du "County Assessor's Office."

La loge maçonnique, l'Orient Français, a repris ses assemblées régulières de la saison, mercredi, le 20 septembre courant.

Un grand pic-nic a eu lieu, dimanche dernier, au jardin Concordia, sous les auspices des sociétés irlandaises de St. Louis, pour venir en aide aux prisonniers-feniens échappés des colonies australiennes. Une foule immense se pressait pour entendre les discours de MM. Hogan et Wilson, deux des prisonniers venus de New York pour la circonstance. Le juge McNeil, le col. Sjaiback et quelques autres orateurs firent aussi des discours chaleureusement applaudis par la foule présente. Nous avons remarqué sur l'estrade l'agent consulaire de France, M. Emile Karst, et MM. J. J. Morard et John Bonnet. La recette a été magnifique, et les bénéficiaires, MM. Hogan et Wilson, ont été tellement enchantés de la réception cordiale qui leur a été faite à cette occasion, qu'ils ont résolu de se fixer définitivement à St. Louis.

Les athlètes Thiebaud Bauer et William Miller sont en train d'organiser une lutte publique pour un fort pari. Les sports de St. Louis sont sur le qui-vive, et l'intérêt que l'on porte à ces sortes d'exhibitions aux Etats Unis ne se fait sentir nulle part à un plus haut degré que dans les villes de l'Ouest.

Encore un révérend dans le pétrin. Le rev. Eglington Barr a été arrêté sous de graves accusations d'attentat à la pudeur sur la personne d'une jeune fille de sa congrégation. Il a été relaxé sous caution.

Un individu nommé Geo. Baker ayant fait mine de se servir d'un poignard, jeudi dernier, dans une bagarre, à l'hôtel Lindell, a été empoigné par un policeman et condamné, le lendemain, à payer une amende de \$250, sur la conviction d'assaut avec intention d'hostilité.

On dit que le Président Grant assistera aux cérémonies d'ouverture du "St. Louis Fair," et qu'il a l'intention de concourir pour les prix de l'exposition avec ses magnifiques chevaux de race.

Le nommé Ernst Hortler, demeurant au No. 2921, Broadway, est mort subitement jeudi dans l'après midi, en descendant d'un car urbain. On ignore jusqu'à présent les causes de son décès subit, mais le coroner en instruira probablement le public.

C. W. Lee, de Clinton, Mo., fatigué de la vie, s'est suicidé en prenant du poison, au Clarendon Hotel, mercredi soir.

Un jeune garçon âgé de 8 ans, William Wilkerson, demeurant sur le St. Charles Rock Road, près de Florissant avenue, s'est noyé, jeudi, en tombant dans une citerne.

Trois individus, nommés respectivement Charles Wolf, Geo. C. Pumb et William Taylor, ont été arrêtés sous l'accusation d'avoir flouté un pauvre campagnard de la somme de \$75. Le pauvre diable, paraît-il, avait vendu un cheval pour la somme de \$100, et on le lui avait payé avec un check sur la "Boatmen's Saving Bank" pour \$75, plus \$25 en greenbacks. Le check ne valait rien; de là l'arrestation des individus qui lui avaient donné.

M. Ed. Bobe est autorisé à prendre des abonnements pour La République et à donner toutes quittances au nom du rédacteur propriétaire.

Sommaire des Annonces.

- Allemand F. M.—Notaire. Ballis Eugène.—Provisions. Bloch John.—Vins et liqueurs. Boucher & Cie.—Peintures et Droguerie. Claude C.—Pension Française. Continental Bank.—E. Karst, Caissier. Darcel M. J.—Perruquier Coiffeur. Delaporte.—Hotel de la Marine. Froussard A.—Insecticide. Heyd A.—Marchand Epicier. Hurst.—European Hotel. Jacquemin F.—Fleuriste. Jacquelin & Motte.—Salon et Billard. Lachance Jules C.—Peintre. Marliave H.—Restaurant Français, Boston. Mermod, Jaccard & Co.—Bijoutiers. Miltenberger F. E.—Notaire. Orient Français.—Loge Maçonnique. Rivoire & Moreau.—Vins et Liqueurs. Rousseau C.—Architecte. Schultz J. A.—Broderies. Surbled Wm.—Tailleur, Dégraisseur. Wilcox & Gibbs.—Machine à coudre.

On demande. Une jeune dame ou demoiselle française pour donner des leçons de conversation en français à un jeune Américain qui a l'intention de visiter bientôt l'Europe. Conditions fort libérales. S'adresser au bureau du journal, 316, No. Sixth street.

On demande. Une modiste de premier ordre et bien recommandée. S'adresser à M. J. DARCEL, angle Olive & 6th sts.

Demande d'Emploi. Un Français sans travail demandé de l'emploi comme homme de peine. S'adresser à Pierre Couillens, 104 12e rue, Nord.

A. HEYD, MARCHAND EPICIER, 616 Spruce Street. Livraison à Domicile.

LEON MATALENE, Horloger de Paris, Spécialité pour les réparations d'horlogerie de haute précision. Achat d'or et d'argent et de pierres fines. 315 Walnut Street.

ANGLE LOCUST & FOURTH ST. MONTRES, DIAMANTS, PENDULES, BRONZES, BIJOUX, VASES, ARGENTERIE, BOITES A MUSIQUE, SERVICES DE TABLE.

Nous offrons le plus bel assortiment de marchandises ci-dessus énumérées qu'il y ait dans les Etats de l'Ouest, et à des prix qui défient toute compétition.

MERMOD, JACCARD & CO., Angle Locust & Fourth St. ODD FELLOWS HALL. Nous expédions sur demande et gratuitement, un catalogue illustré de nos marchandises. Spécialité de réparations de Montres, Pendules et Boîtes à Musique.

F. M. ALLEMAND, NOTAIRE PUBLIC, 410 N. Third Street.

F. E. MILTENBERGER, NOTAIRE PUBLIC, Et COMMISSAIRE pour L'ILLINOIS, 404 N. Third Street. (LUCAS BANK)

HURST'S EUROPEAN HOTEL, Corner Fourth and Locust Sts., St. Louis Mo. Chambres élégantes pour 75 Cts. et \$1.00 par jour. Un Restaurant de première classe est attaché à l'Hotel. Cuisine de premier choix et prix modérés.

JOHN BLOCH, Marchand de VINS ET LIQUEURS, 125 SPRUCE STREET. Entre Main et Second.

E. BALLIS, Marchand de BEURRE, OEUFS, GIBIER, VOLAILLE, JAMBONS, STAND 109 UNION MARKET.

JULES C. LACHANCE, Peintre en Batiments, Peintre d'enseignes, Tapissier et Entrepreneur, TRAVAUX EN PEINTURE, 720 Washinton Av.

MOUND CITY WHITE LEAD AND COLOR WOKS. LEON BOUCHER & Cie., SUCCESSEURS DE BOUCHER & WOLKEWITZ, FABRICANTS DE Blanc de Ceruse, Peinture, Mastic ZINC, COULEURS DE TOUTES SORTES, ET MARCHANDS DE AERNIS, VITRES, HUILES, BROSSES, PINCEAUX. Nos. 704 & 706, North SECOND Street, St. Louis, Mo.

M. J. DARCEL, PERRUQUIER ET COIFFEUR DE DAMES, Un bel assortiment de NATTES, CHIGNONS ET BOUCLES DE CHEVEUX En Gros et en Detail. On exécute, sur commande, tous les ouvrages en cheveux et on garantit satisfaction. Reçoit les modes de Paris trois fois par mois.

La Maison Darcel a reçu huit récompenses aux expositions de St. Louis, 524 Olive Street, Corner Sixth, St. Louis, Mo.

C. ROUSSEAU, ARCHITECTE, 414 Washington Avenue. M. Rousseau se charge de fournir des plans nécessaires pour la construction de bâtisses de tous genres. — Se charge aussi de la direction des travaux.

F. JACQUEMIN, Fabricant de FLEURS ARTIFICIELLES, Plumes d'Autruche et Plumes Naturelles. De toutes les espèces d'oiseaux. Spécialité de Fleurs pour parures de noce et pour décorations. — On blanchit, teint et répare les plumes d'autruche.

Fabrique et Magasin No. 306 North Fifth Street.

CONTINENTAL BANK DE ST. LOUIS, CAPITAL \$250,000.00, Continental Building, 411 N. Third St. DIRECTEURS: T. B. EDGAR, J. CHEEVER, C. S. FREEBORN, JOSEPH SHIPPEN, J. M. THOMPSON, E. H. WHEEDON.

Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui désirent placer leurs capitaux avec profit et sûreté, que nous nous chargeons de négocier les valeurs du gouvernement des Etats Unis et autres valeurs de première classe.

ELM STREET HOUSE, PENSION FRANCAISE, C. CLAUDE Propriétaire, COIN SUD-OUEST D'ELM, ST. LOUIS, MO. Spécialité de Vins, Liqueurs et Cigars de toute espèce.

J. A. SCHULTZ, ESTAMPES ET BRODERIES, FABRIQUE DE Patrons et de Marchandises Estampées, IMPORTATEUR DE SOIE A BRODER, CHENILLES, LAINE ZEPHIR, TOILES, CANEVAS. 209 North 5th Street, entre Pine & Olive.

RIVOIRE & MOREAU, IMPORTATEURS ET MARCHANDS DE Vins Français et Américains, COGNACS, HUILE D'OLIVE. Spécialité de Liqueurs Americaines et Etrangères. 612 SPRUCE STREET, ST. LOUIS. On delivre a Domicile.

WM. SURBLED, Tailleur, Teinturier et Degraisneur, ACHETE VEND ET ECHANGE LES HABITS NEUFS ET D'OCCASION, No. 2 Sixth Street. N. E. Cor. Market.

MAISON FRANCAISE, CASINO, RESTAURANT ET SALON, TABLE D'HOTE, 117 SOUTH FOURTH ST. Leon Schuler Prop.

AU RENDEZ-VOUS, SALON, BILLARD, 319, SOUTH SEVENTH STREET, ST. LOUIS, Mo. On tient toujours en vente les meilleures qualités de vins, liqueurs, cigares, etc.

A. FROUSSARD, Successeur de P. REYNARD, R & Co, INSECTICIDE, Détruit les Punaises, Fourmis, Puces, Mouches, Moustiques, et tous les insectes nuisibles. Pâte phosphorique pour la destruction des rats et souris. DEPOT 323 OLIVE ST.

On lit dans le Courrier de Lyon: Une scène horrible s'est passée hier, vers six heures du matin, à la gare de Vaise. Un superbe lion de Nubie, destiné à la ménagerie de Bidet, venait d'arriver en gare. Pendant qu'on va à la hâte prévenir le dompteur de l'arrivée de son nouveau pensionnaire, le chef de gare, par mesure de prudence, ordonne sagement de fermer et de placer à l'écart le wagon à bestiaux où se trouvait, enfermé dans sa cage, le voyageur de bœufs, violant le règlement, se glisse le long de la voie, ouvre le wagon et avec une incroyable insouciance du danger passe la main à travers les barreaux de la cage et se met à caresser le lion. Soudain, des cris horribles, couverts par instants de formidables rugissements retentissent; de tous côtés on accourt; on trouve le malheureux voyageur qui se débat contre les barreaux de la cage, tandis que le lion qui, à sa griffe puissante, lui a saisi le bras, se force d'attrier le corps tout entier. Il s'en est peu fallu qu'il réussit; heureusement les employés s'armant de bâtons et de barres de fer s'approchent de la cage et font lâcher prise au redoutable animal. Une boutade du Don Quichotte: C'était à Trouville. Henry Monier aperçut sur le bord de la plage un couple récemment évadé de la rue Saint-Denis. Le monsieur, ventre en avant, s'appuyait sur sa canne, ses lunettes s'appuyaient sur son nez et son nez s'appuyait sur son menton...

La dame se carrait dans une robe à ramages couleur peau d'orange. Tous deux contemplanl l'Océan. —Une telle quantité d'eau, disait le mari, finit pas friser le ridicule... —Sans doute, répondit la dame, mais cela n'explique pas ce mouvement continu. Les vagues... la mer... Monnier jugea à propos d'intervenir: (Se rappeler l'organe de Prudhomme.) —Ce mouvement, madame, est produit par les poissons. Ces bêtes-là remuent beaucoup et produisent les vagues au moyen de leurs queues. En outre, deux fois par jour, ils se retirent au large, afin d'aller se faire pêcher, et comme ils ne pourraient rester en l'air sans périr, ils n'ont d'autre ressource que de se jeter à l'eau. —On lit dans le Ménestrel: Un mariage artistique nous a été annoncé par tous les journaux de Toulouse et de Paris. Le ténor Capoul revendrait libre de tout engagement et pourrait quitter la carrière qui lui avait valu tant de triomphes, sans compter celui qui lui permettrait d'entrer dans une famille de haut parlementarisme. Beaucoup de fantaisie dans cette nouvelle mêlée pourtant à un grain de vérité. Il est exact, en effet, que Capoul se marie; il épouse une de ses charmantes compatriotes, Mlle Grévy, qui n'est pas, toutefois, la fille du président de la chambre. Ajoutons que ce mariage ne nous colètera, fort heureusement, pas la retraite de Capoul, qui reste au théâtre avant comme après la noce.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

Faits Divers.

A propos de l'enterrement civil de Félicien David, nous lisons dans le dernier numéro du Temps: "Les amis, les collègues et les admirateurs de M. Félicien David s'étaient rendus à Saint-Germain-en-Laye pour assister aux obsèques de l'illustre compositeur; Félicien David avait exprimé le désir d'être enterré dans une crypte religieuse; son exécuteur testamentaire, se conformant aux intentions du défunt, avait décidé que le convoi irait directement du domicile mortuaire au cimetière. M. Félicien David était officier de la Légion d'honneur; des honneurs funèbres militaires devaient donc lui être rendus, non-seulement à raison de traditions constamment observées, mais en vertu d'un décret qui n'a jamais été abrogé. Un piquet de troupes s'est présenté en effet au domicile de M. Félicien David; mais il s'est retiré quand il a été averti que les obsèques seraient civiles. Le commandant militaire qui a donné cette consigne s'appuie sans doute sur l'interprétation juridique du règlement lu en 1873 par M. Le général du Barail, mais nous en avons fini, il faut le croire et le dire, avec les pratiques de l'ordre moral.

Le général Berthaut ne fait pas partie d'un ministère de combat; il appartient à un cabinet libéral, tolérant, débarrassé de toute préoccupation confessionnelle, observateur fidèle, désintéressé, loyal des principes de notre droit public. Le nouveau ministre de la guerre réfléchira que l'armée, c'est avant tout et par-dessus tout la loi vivante; il relira le décret du 24 messidor an XII qui règle la matière; il y retrouvera un article qui assure les honneurs funèbres militaires à tous les membres de la Légion d'honneur sans aucune distinction fondée sur la religion ou l'irreligion des dignitaires civils et militaires; il désavouera enfin celui de ses subordonnés qui au mépris de ces prescriptions, s'est livré à l'incartade de Saint-Germain."

Nous nous associons entièrement aux justes réflexions de notre confrère. On lit dans le Courrier de Lyon: Une scène horrible s'est passée hier, vers six heures du matin, à la gare de Vaise. Un superbe lion de Nubie, destiné à la ménagerie de Bidet, venait d'arriver en gare. Pendant qu'on va à la hâte prévenir le dompteur de l'arrivée de son nouveau pensionnaire, le chef de gare, par mesure de prudence, ordonne sagement de fermer et de placer à l'écart le wagon à bestiaux où se trouvait, enfermé dans sa cage, le voyageur de bœufs, violant le règlement, se glisse le long de la voie, ouvre le wagon et avec une incroyable insouciance du danger passe la main à travers les barreaux de la cage et se met à caresser le lion. Soudain, des cris horribles, couverts par instants de formidables rugissements retentissent; de tous côtés on accourt; on trouve le malheureux voyageur qui se débat contre les barreaux de la cage, tandis que le lion qui, à sa griffe puissante, lui a saisi le bras, se force d'attrier le corps tout entier. Il s'en est peu fallu qu'il réussit; heureusement les employés s'armant de bâtons et de barres de fer s'approchent de la cage et font lâcher prise au redoutable animal. Une boutade du Don Quichotte: C'était à Trouville. Henry Monier aperçut sur le bord de la plage un couple récemment évadé de la rue Saint-Denis. Le monsieur, ventre en avant, s'appuyait sur sa canne, ses lunettes s'appuyaient sur son nez et son nez s'appuyait sur son menton...

—Anta maboul ac'arpi. "Foi d'Arabe, ils sont devenus fous!" CH. LE ROUX.

—L'Invalide russe du 27 août dit que l'empereur de Russie a fait l'accueil le plus bienveillant et le plus courtois à la mission française envoyée officiellement, cette année, au camp de Krasnoé Sélo. La mission, placée sous les ordres de M. le général de division Cornal comprenait, outre l'attaché militaire près l'ambassade de France à Saint-Petersbourg, M. le colonel d'artillerie de Narp et M. le lieutenant-colonel d'infanterie de Négrier.

A la suite des manœuvres qui viennent de se terminer, l'empereur a bien voulu conférer: A M. le général de division Cornal, l'ordre de Sainte-Anne de Ire classe; A M. le colonel de Narp, l'ordre de Sainte Anne de 2e classe; A M. le lieutenant-colonel de Négrier, l'ordre de Sainte-Anne de 2e classe.

Cela fut dit par saccades et d'une voix vibrante, comme des coups de cravache; après quoi Salem revint s'asseoir du même pas tranquille et mesuré à l'ombre de son compagnon de route, et ralluma sa cigarette.

Le sous-officier hongrois qui n'avait pas compris un traître mot de l'apostrophe du turco, se couva dédaigneusement la cendre de son cigare et rejoignit ses amis. Nous leur expliquâmes la cause de l'irascibilité de Salem à l'endroit de son cheval; ils parurent satisfaits de l'explication et se retirèrent. De son côté, le fils du désert ne fit connaître la véritable raison de son attachement pour son cheval:

"L'officier qui me l'a donné, raconta-il, m'a dit de le soigner et de le chérir comme l'enfant de la cavale de mon père, et d'empêcher qu'il ne fût maltraité; que ce cheval était l'orphelin de son régiment, et qu'il me le confiait comme à un homme d'âge.

—Comment s'appelait cet officier et qu'est-il devenu, demandâmes-nous? —Il s'appelait de N... et il est mort à la suite de ses blessures à Mexico.

Un hourrah de joie accueillit cette déclaration. Nous nous précipitâmes vers Jacques, car c'était lui, en criant comme des enfants. Ils nous rappelait la vieille famille du régiment dont nous étions séparés depuis si longtemps. Nous nous pressions autour de lui, le flattaient et le caressaient, tandis que Salem, qui lui nom plus ne comprenait rien à cette explosion de tendresse, levait les bras au ciel en disant: —Anta maboul ac'arpi. "Foi d'Arabe, ils sont devenus fous!" CH. LE ROUX.

—L'Invalide russe du 27 août dit que l'empereur de Russie a fait l'accueil le plus bienveillant et le plus courtois à la mission française envoyée officiellement, cette année, au camp de Krasnoé Sélo. La mission, placée sous les ordres de M. le général de division Cornal comprenait, outre l'attaché militaire près l'ambassade de France à Saint-Petersbourg, M. le colonel d'artillerie de Narp et M. le lieutenant-colonel d'infanterie de Négrier.

A la suite des manœuvres qui viennent de se terminer, l'empereur a bien voulu conférer: A M. le général de division Cornal, l'ordre de Sainte-Anne de Ire classe; A M. le colonel de Narp, l'ordre de Sainte Anne de 2e classe; A M. le lieutenant-colonel de Négrier, l'ordre de Sainte-Anne de 2e classe.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant la paix, cette fabrique produit annuellement, pour les troupes qui sont aux manœuvres, de 363,000 à 370,000 boîtes de toute nature.

—L'Allemand vient de constater une véritable lacune dans son organisation militaire... Elle n'avait point, paraît-il, suffisamment de canons: une commission chargée d'examiner la question, a conclu à l'urgence nécessaire de démanier au reichstag un important crédit pour l'augmentation de l'artillerie. Il est encore de beaux jours pour M. Krupp! L'empire d'Allemagne compte, aujourd'hui, neuf écoles militaires, cinq écoles de sous-officiers (ou va en créer quatre nouvelles), et neuf écoles de cadets. Ajoutez à cela six manufactures d'armes, quatre arsenaux de constructions, trois grands moulins à poudre et une fonderie de canons, outre celle qui se trouve à Augsburg, où il y a encore une poudrière, et celle que l'on a établie l'année dernière à Ingalsdadt. A toutes les manufactures d'armes sont jointes, depuis un an, des fabriques de munitions, qui sont administrées par des sous-directeurs. Il y a à Mayence une fabrique de conserves de foin, etc., pour les chevaux. Cette production, si l'on y ajoute les requisitions forcées, est suffisante pour assurer l'alimentation journalière d'une armée de 500,000 hommes au moins, et de 6,000 chevaux. Pendant

crois?—dis-je encore, toujours sur le même ton indifférent. J'étais devenu diplomate en un demi-heure.

orgueilleux et taciturne! Elle doit être fière! me dis-je. Sans compter qu'un peut d'aisance ne gêne rien. Les sceptiques ont beau dire, la vertu trouve toujours sa récompense.

beauté-la. La vie s'ouvrait heureuse devant elle; quoique mince, sa dot, en province, pouvait passer pour considérable; son père l'adorait. Entre elle et le vieillard grandissait une sœur, de neuf ans plus jeune qu'elle, et c'était merveille de la voir auprès de l'enfant, tendre comme une vierge.

lui dit que Mlle Lucie était sortie depuis une heure environ. Le soir, Lucie ne rentra point. —Méchante enfant! pensa la sœur aînée, me donner de semblables inquiétudes!

la catastrophe du chemin de fer de Versailles en 1842. Marie se rappela qu'elle était pour ainsi dire la mère du petit Horace; elle avait pour toutes ressources une pension de trois cents francs, comme fille d'employé.

UNION MUTUAL. COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE. INCORPORÉE A AUGUSTA EN 1848. ORGANISÉE A BOSTON EN 1849. ACTIF \$9,291,404.

"TOUJOURS EN AVANT." LES CONTRASTES SUIVANTS ENTRE LA Machine Silencieuse NEW AUTOMATIC, WILLCOX & GEBBS. UNE MACHINE POUR LA FAMILLE. CEST LA SEULE MACHINE.

Et penser que tout cela, fortune, bonheur, était l'œuvre de la tante invraisemblable qui avait aimé, soigné, élevé le collégien

de bonne maison peut avoir cette

du matin. Leur vieille servante

jeune et courageux; il périt dans

le malheur arrivait, acharné, impitoyable, sur ces heureux d'un jour. Lucie mourut en couches, et son second enfant ne lui survécut que d'une heure.

Francis Magnard.

Willcox & Gibbs Sewing Machine Company. LINDELL HOTEL Building, 609, N. Sixth street.

HOTEL DE LA MARINE Restaurant Français, 149 BLECKER ST. - NEW-YORK.

Restaurant FRANCAIS H. C. MARLAVE, NO. 21 BOYLSTON SQUARE, BOSTON, MASS.

PAPIERRIGOLLOT OU MOUTARDE EN FEUILLE POUR SINAPISMES.

PEABODY HOUSE, ANGLE LOCUST ET NINTH STS LADELPHIE.

ECONOMIE! SURETE PERSONNELLE! CONFORT! LA route la plus sûre et la mieux entretenue est toujours la meilleure.

VERMONT CENTRAL. BILLET EN VENTE POUR MONTREAL, QUEBEC, ST. HYACINTHE, ST. JEAN, OGDENSBURG, WATERLOO, FARNHAM ET L'OUEST.

LE "GRAPHIC" fourneau de cuisine GRILL BREVETE. SAs a charbon, POIGNEE EN METAL BREVETE.

PEABODY HOUSE, ANGLE LOCUST ET NINTH STS LADELPHIE. Située près des terrains de l'exposition et des gares de chemins de fer.